

## Journal de Salluit

Jean Désy

---

Number 150, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85975ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Désy, J. (2017). Journal de Salluit. *Les écrits*, (150), 55–65.

JEAN DÉSY

*Journal de Salluit*

*Vendredi, 28 octobre 2016* – Me voici à l'aéroport de Québec, en attente de mon départ pour le Grand Nord. Le voyage depuis la maison s'est bien déroulé, à la noirceur dans une quasi-tempête de neige, au cœur des montagnes, puis dans la pluie de la ville.

Une « musak » terrible règne dans l'aérogare. Entre ces hauts murs où l'on doit patienter, il y a comme une folie avec ce bruit de fond faussement musical qui semble obligatoire, pareil à une punition. Personne ne semble imaginer que le silence puisse être précieux. Quelle puissante vague d'hystérie collective ces années-ci ! C'est ainsi que je la perçois, en « sourdine » parfois, le plus souvent dans le genre « grande nervosité associée à une chute dans les envies d'aimer le monde comme soi-même ». Je n'ose trop insister, mais de tout mon être, je sens que le phénomène de la cacophonie prend de l'ampleur, perturbe les êtres, et un peu partout sur la planète... sauf dans la toundra.

*28 octobre, midi* – En transit à Kuujuaq, dans l'aérogare pendant une heure et demie, avant un nouveau départ en direction de Kangiqsuk. Il y a beaucoup de monde ici dedans, un grand « bigarrage » avec bien des Inuits, plusieurs Amériquois francophones, quelques anglophones, dont un soldat habillé

en habit de combat. Les *nasaq* sont nombreux sur les têtes aux cheveux de jais. J'ai quasiment oublié que je porte mon vieux *nasaq* (moi, je n'ai aucun cheveu de jais).

Alors que j'attendais dans l'aérogare de Shefferville, quelques heures plus tôt, un vieil Inuit m'a demandé où je vivais... Il inspectait mon *attigi* usé, de même que mon *nasaq* au pompon plusieurs fois rapiécé. Je lui ai répondu que j'allais travailler à Salluit, que j'étais médecin. Immédiatement, l'Inuit a tenu à me raconter une histoire à dormir debout à propos d'une pénurie de médecins à Kuujuaq. Je sais qu'il ne manque à peu près jamais de soignants dans la capitale du Nunavik. Peut-être voulait-il se montrer solidaire de ceux et celles qui n'ont pas de médecin de famille, ailleurs, au Sud... J'ai cependant aimé être abordé par ce monsieur d'allure un peu mêlée.

Ce que je vise en ce moment : le détroit d'Hudson. Mon sentiment : je retourne chez moi, au-delà des contrées d'épinettes noires. Rien ne remplacera jamais l'espace toundrique dans ma psyché vagabonde. Ah! que j'aime ces étendues désertiques et souvent glaciées. Que j'aime les binettes d'enfants inuits des villages de la toundra, tout comme j'aime croiser des jeunes hommes pareils à celui-là, dans l'avion, tout à l'heure, qui venait d'amorcer la lecture d'un gros roman, en français! J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un Inuit. En l'observant mieux, je me suis rendu compte qu'il était *Qallunaat*. Un jour, des Inuits d'Aupaluk ou de Qaqtq liront des romans comme celui que je suis en train de lire, *Autour d'Éva* de Louis Hamelin, un texte d'inspiration abitibienne.

28 octobre, le soir – Je viens d'arriver dans la maison qui m'a été allouée, à Salluit, là même où j'ai vécu pendant plus d'une semaine, en mai dernier. Après mon départ à cinq heures et cette suite d'escalas, j'ai pu gravir mon Grand Nord :

Québec-Schefferville-Kuujuuaq-Kangirsuk-Quaqtaq-Kangiqsujuaq-Salluit. Ouf!

Il blizzarde passablement en ce moment dans la région du détroit d'Hudson. Une conversation, captée entre l'hôtesse de l'air et l'un des pilotes, lorsque nous nous trouvions sur la piste de Kangiqsujuaq, m'a révélé qu'il était fort possible que l'avion ne puisse se poser à Salluit, à cause de la visibilité trop réduite. L'atterrissage s'est cependant effectué in extremis.

Assis sur un banc du petit aéroport, dans la nuit, un chauffeur inuit m'attendait. Une fois à la maison, inoccupée depuis une semaine, je me suis aperçu qu'on y gelait; il faisait autour de deux degrés entre les murs intérieurs. J'ai demandé de l'aide en téléphonant à l'infirmière de garde. Personne disponible. L'homme à tout faire du dispensaire ne travaillait plus à Salluit depuis plusieurs semaines et personne ne semblait l'avoir remplacé. J'allais devoir déménager dans un transit si je ne trouvais pas de solution. En me forçant le ciboulot, je suis parvenu à ouvrir le boîtier du thermostat pour y découvrir deux batteries AA: mortes. Je les ai changées; la fournaise a démarré. Yé! Après dix heures de voyageage, après avoir récupéré mes pénates qui auraient pu s'égarer quelque part dans un village nordique, après avoir réparé le thermostat, j'ai pu me brancher sur Internet et parler à mon amoureuse partie en expédition, seule, pour deux mois, quelque part dans le sud de la Louisiane. Il y avait un an qu'elle préparait cette randonnée du type « Grande Sauterelle », elle pour qui le roman *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin a été si déterminant.

*Samedi 29 octobre* – Je reviens de l'épicerie. J'ai pris un chemin qui m'a conduit au Northern plutôt qu'à la Coop, où je vais d'habitude; je suis entré dans l'ancien « Hudson Bay ».

Entre la maison où j'habite, près du dispensaire, et le centre du village, il y a une grand-côte qui prend certainement vingt minutes à monter à pied.

À Salluit, aujourd'hui, il fait soleil, mais c'est frisquet : moins dix degrés. À la sortie du Northern, j'ai vu un chiot qui avait l'air perdu, puis j'ai croisé une petite fille qui boitait, son pied gauche à moitié sorti d'un vieux shoe-claque, la peau du talon visible. Six ans ? Sept ans, la petite ? Elle marchait vite. Il m'a semblé qu'elle avait pleuré...

*30 octobre, le matin* – On se croirait en plein milieu de février... La tempête a soufflé toute la nuit, brassant ma cabane et assénant de façon régulière de grands coups dans la fenêtre de ma chambre. Un peu partout dans la maison, ça cognait à toutes volées, cloches d'une tempête folle. Dehors, on ne voyait pas à dix mètres : les lampadaires du village devenus fantomatiques dans un vrai blizzard de Grand Nord, ce type de tempête sans chute de neige, mais une poudrière soulevée par des vents puissants qui hurlent facilement jusqu'à cent kilomètres à l'heure. Blizzard pur comme on n'en trouve à peu près jamais dans le Sud, car pour que se créent pareilles « blizzarderies », il faut de vastes étendues sans arbres, des déserts de pierres accouplés à la force d'Éole. La tempête m'a coupé du signal Internet. Je ne sais trop quand je le retrouverai. C'est embêtant. On se rend compte de l'addiction à ces patentes que sont Internet et Facebook particulièrement lorsqu'on en est privé. Tant pis et tant mieux. J'écrirai plus de poésie.

Aucune garde prévue au cours de la fin de semaine. Je me promets de me rendre au bord de la baie quand la marée sera à son plus bas pour cueillir des moules... malgré le blizzard, rugissant ou pas, comme si les vents souhaitaient rendre encore

plus rude ce pays où plusieurs comprennent pourquoi devant la perte subite de sens, il y a possibilité de se suicider avant de discuter. Le suicide des habitants du Grand Nord fait partie des engrammes fournis par le paysage, présents jusqu'au cœur de l'inconscient collectif. L'intensité avec laquelle la situation suicidaire se développe ces années-ci, dans les villages inuits du Nunavik, me préoccupe au plus haut point.

Malgré tout, quelle merveille, cette contrée, et Salluit en particulier, avec son immense estran situé au pied des maisonnettes du village. Hier après-midi, après une promenade dans les montagnes en compagnie de ma collègue de travail, Élise, nous nous sommes retrouvés sur ce même estran, à marée basse. Il faisait cependant trop sombre pour ramasser des moules. Près de la plage, nous avons un petit ruisseau à traverser. Élise ne portait que de simples souliers de marche et commençait à avoir froid aux pieds. Moi, j'avais mes grosses bottes en caoutchouc. Je lui ai donc proposé de la prendre sur mon dos afin de l'aider à traverser le ruisseau, ce qu'elle a accepté gaiement. Elle était contente; moi, tout fier de mon dos de sherpa. Comme me l'écrivait ma fille Marie-Noëlle: «Cher Pa».

*30 octobre, le soir* – Noya, un jeune homme, est venu me vendre une petite sculpture. Il voulait 90 \$. Je lui ai proposé 40 \$, le prix demandé me paraissant nettement exagéré. Noya a hésité, m'a demandé s'il pouvait repasser plus tard. Je lui ai dit: «Pas avant demain». Il s'est ravisé, a dit oui. Je lui ai donné 45 \$. Il avait l'air content. Il m'a expliqué que «Noya» voulait dire goéland en inuktitut... Il souriait. Il lui manquait deux incisives. J'ai pensé: un bon gars, ce Noya!

*31 octobre, à l'aube* – C'est seulement aujourd'hui, trois jours après mon arrivée, que je commence réellement mon boulot. En fin de journée, je serai de garde pour la nuit, couvrant tous les villages de la côte de la baie d'Hudson, sauf Puvirnituq et Inukjuak.

*31 octobre, fin de journée* – Grosse journée! alors que j'étais responsable des contacts avec les infirmières du village d'Akulivik, j'ai organisé avec elles, au téléphone, le transfert d'une vieille dame souffrant d'une insuffisance cardiaque. Comme je m'occupais aussi du corridor à Salluit (pour laisser le temps à Élise de voir ses patients), j'ai fait une vingtaine de consultations pour des patients rencontrés par le personnel infirmier. Officiellement, je devais être de garde en soirée et au cours de la nuit, mais pour d'obscures raisons, la garde a été octroyée à quelqu'un d'autre. Je ne serai donc qu'une seule fois de garde cette semaine, mercredi. Je suis à la fois soulagé (j'étais passablement fatigué de ma journée) et déçu; j'étais préparé mentalement à cette garde. Pas facile, ce boulot, surtout quand on n'a pas été là depuis six mois. Pas facile, non plus, la solitude quand on revient à son appartement, dans la nuit.

Je me suis inscrit à un cours d'ACLS (*Advanced Cardiac Life Support*) qui aura lieu les 12 et 13 novembre à l'hôpital Laval, à Québec, de manière à garder mes compétences en réanimation. Le travail de dépannage n'est pas de tout repos et je me dois d'être au fait des dernières recommandations officielles lors des arrêts cardiaques, ou dans les cas les plus graves... histoire de parler le même langage que mes confrères et consœurs plus jeunes. Je sais très bien que depuis quasiment quarante ans, j'ai fait mon boulot de réanimateur correctement. Pas une fois, au cours de ma pratique, je n'ai eu l'impression

que je perdais un patient par incompetence. Mais se rafraîchir la cervelle demeure important. Pourtant, je me demande, depuis quelque temps, et sérieusement, si je pratiquerai encore longtemps cette profession. Le dépannage à Waswanipi était moins exigeant... Pour quelles obscures raisons me dit-on, depuis un an et demi, qu'on n'a plus besoin de moi en tant que dépanneur chez les Cris? On invoque l'arrivée de nouveaux médecins semi-permanents. Mais j'ai l'intuition qu'il y a autre chose.

J'ai écouté ce soir trois émissions d'une télé-série intitulée *Les Tudors*. Passionnante. Fort bien tournée. Il n'y a pas de télé dans cette maison. Impossible de regarder les nouvelles de Radio-Canada. Rien de bien dramatique, au bout du compte. J'ai trouvé le moyen de faire taire le ventilateur extrêmement bruyant qui se trouve dans la salle des machines... les bruits du chauffage et du frigidaire, ici dedans, finissent par me maganer passablement la patience et le ciboulot. M'enfin...

*1<sup>er</sup> novembre* – J'ai assez bien dormi, jusqu'à 5 heures du matin. Le fait de ne pas être de garde comme prévu a sûrement fait baisser mon niveau de stress. Je sais que je suis ici pour servir en tant que médecin, pour donner un coup de main à Élise et au personnel infirmier, mais c'est d'abord l'aventure nordiciste qui donne le plus grand sens à ma présence.

Au cours de la matinée, j'ai revu un bébé de neuf mois que j'avais soigné la veille, en fin d'après-midi, pour une pneumonie; il était maintenant tout guilleret. J'aime les Inuits, même quand ils sont souffrants, comme ce jeune schizophrène qui n'acceptait plus de prendre sa médication (consistant en une injection intramusculaire aux trois semaines, en plus de comprimés à avaler chaque soir) depuis que son cousin a voulu se suicider, il y a deux semaines, après lui avoir volé sa fiole de

pillules. L'infirmière et moi avons discuté avec lui et sa mère. Le jeune gars avait des yeux malades, très tristes, des yeux de schizophrène « surmédicamenté », mais il souhaitait coopérer. Ce qu'il voulait avant tout, c'était que diminuent les effets secondaires de sa médication. Nous avons longtemps barguiné pour qu'il accepte de prendre la moitié de sa dose d'antipsychotique. Il a fini par accepter. Je lui ai serré la main en lui disant qu'il était un bon gars. Il a souri.

Ce soir, je me reposerai en écoutant la suite des *Tudors*. Demain, je serai de garde. Encore trois nuits à passer dans ce Grand Nord d'espaces venteux. Il blizzard toujours en fou dehors. Les fenêtres tremblent. Je me sens seul dans mon appartement, et pourtant, je ne suis pas loin de ma blonde, collé mentalement à son cœur qui bat, même s'il bat à 8000 kilomètres d'ici. Notre amour donne du sens à ma vie, un immense sens.

Depuis hier, j'ai lu la moitié d'un essai intitulé *L'instinct de survie*, écrit par mon ami Gabriel Filippi, un alpiniste que j'avais voulu rejoindre au Népal, il y a une dizaine d'années. J'espérais atteindre le camp de base de l'Everest où il campait alors qu'il guidait quatre clients québécois qui visaient le sommet. Finalement, à cause d'une forte fièvre qui m'écrasait, j'ai dû arrêter ma montée au milieu du Khumbu, à Namche Bazar. De toute ma vie, c'est probablement la maladie qui m'a frappé avec le plus de violence. Pendant deux jours, dans une chambrette sans électricité, par moins quinze degrés Celsius, j'ai tant sué que j'en mouillais même le matelas de mon lit, transperçant mon sac de couchage. En lisant le récit de Gabriel, je me suis souvenu d'une rencontre décisive avec lui, au refuge du Goûter, au mont Blanc, à 4000 mètres. Au petit matin, alors que nous venions de redescendre du sommet, mon fils Michel et moi, Gabriel avait pris la peine de venir

nous serrer la main afin de nous féliciter, dans la plus pure tradition montagnarde. Lui et toute son équipe s'apprêtaient à vivre l'ascension finale de la célèbre montagne. Que d'aventures, même si certaines furent plus que souffrantes! Je n'oublie rien.

*2 novembre* – Il y a un patient psychotique que nous avons couché dans un isolement du dispensaire depuis la fin de l'après-midi. Tout au long de la journée, trois patients du village d'Akulivik ont attendu leur transfert d'urgence vers l'hôpital de Puvirnituk. Depuis quarante-huit heures, aucun avion n'a pu se poser à Akulivik à cause du manque de visibilité. Les grands vents n'ont quasiment pas lâché depuis une semaine. J'espère que je pourrai repartir vendredi. Mais est-ce que ce serait si grave si je ne repartais pas?

Le personnel infirmier est compétent, plus qu'agréable, et surtout j'aime les Inuits, je les aime de tout mon cœur, et pour d'irrationnelles raisons. Depuis mon tout premier séjour au Nunavik, en janvier 1990, j'ai constamment aimé croiser des jeunes et des vieux Inuits, quelle que soit leur condition, leur joie ou leur misère.

Ce soir, malgré la garde, j'ai pris le temps de recevoir à souper Chantale (j'ai fait cuire des moules fraîches!), une infirmière qui est l'amie d'une grande amie à moi, Nathalie, infirmière elle aussi, et que j'ai connue à Puvirnituk. Même si notre conversation fut plusieurs fois interrompue à cause de la garde, ce fut une joie de jaser du Nord et de nos vies. La discussion avec cette femme, qui œuvre à temps plein à Salluit depuis plus de sept ans, m'a beaucoup appris des habitudes alimentaires traditionnelles des Inuits. Quelques mots de vocabulaire, dont certains que je connaissais déjà, ont retenu mon attention.

*Igunaq*: morse macéré pendant six à huit semaines dans une peau cousue étanche, une poche nommé *purqtak*. La langue de chaque morse tué est envoyée pour être analysée à Kuujuaq afin que soient éliminés les risques de botulisme. *Misiraq*: huile claire qui sert aux trempettes fabriquée avec de la graisse de béluga. *Maktak*: peau de béluga avec la graisse et la viande (la queue de béluga, de façon traditionnelle, est réservée aux femmes).

3 novembre – J’ai travaillé passablement fort aujourd’hui. Curieusement, malgré la garde, après 21 heures, je n’ai reçu aucun appel provenant d’un village de la côte. Éveillé pendant la nuit, je me suis demandé si mon téléphone était toujours fonctionnel. Je sens les débuts d’un rhume...

J’arrive tout juste d’un *potluck* organisé par mon amie Diana. Nous étions une douzaine dans son logement situé au bord de la rivière. Pendant trois heures, nous n’avons que déliré, parlant de fécalomes et de morve avec un brin de folie exubérante, exactement à la mesure de ce que j’ai connu à Puvirnituk au cours de mes meilleures années de Grand Nord. Je dois dire que j’ai le sentiment d’avoir passé un mois ici, tellement la vie m’est apparue plus que pleine. Je reviendrai donc... Quand? Je ne sais trop. Le Nunavik est le seul endroit sur terre où je me sens, en tant que médecin, en communauté avec mes collègues et les patients qui, même lorsqu’ils sont psychotiques, restent adorables.

4 novembre – Je suis arrivé chez moi, à Sainte-Brigitte. Dans mes courriels, j’ai découvert avec plaisir cette missive d’Élise, la collègue avec laquelle j’ai travaillé toute la semaine :

« Il y a dans le suicide des Inuits quelque chose qui relève de la dignité humaine. Comme s'ils n'acceptaient pas de vivre tout ce chaos. Il semble y avoir aussi une fatalité qui n'appartient pas au monde des Blancs et que nous, population sudiste, pouvons difficilement nous approprier. Cette pensée de dignité est rassurante et me donne espoir. Ce n'est pas un peuple de fous qui passent leur temps à se battre entre eux. C'est un peuple vivant une détresse profonde quant à l'isolement, la recherche identitaire et le vide de projets. Et qui réalise qu'il ne mérite pas toute cette merde. Bon retour parmi les sudistes »

Je lui ai répondu : « Quelle belle réflexion, chère Élise. Je suis revenu de mon séjour au Nunavik plus amoureux du genre humain que jamais, fier de ces Inuits si souffrants, si dignes et si forts. Je ne crois pas (hormis les Népalais) avoir côtoyé des gens aussi affectueux, malgré leurs misères. J'aime ces gens qui, n'en doutons pas, parviendront à réaliser leurs rêves les plus fonciers. En attendant, toi et moi, en tant que soignants, nous sommes là pour les recevoir quand ils ont mal, c'est notre boulot, mais nous témoignons aussi de leur beauté. »

Je me sens bien dans le chaos inuit. Ce type de chaos, même très souffrant, m'apparaît bien meilleur, même s'il est tragique, que l'ordre apparent que nous proposent nos sociétés (particulièrement quand on voit un bouffon élu à la présidence du pays le plus puissant de la terre). M'enfin...